L'UNION MÉDICALE DU CANADA.

MONTREAL, JANVIER 1876.

A NOS LECTEURS

Avec le commencement de l'année, le journal doit à ses lecteurs, les souhaits et les compliments d'usage. C'est une dette bien légitime, dont nous nous acquittons un peu tard, mais toutefois avec le plus grand plaisir. Que le bonheur règne au foyer de chacun, que le succès couronne toutes leurs entreprises, que 1876 soit enfin pour tous et pour chacun de nous une année heureuse et prospère.

Mais en ces jours de réconciliation, d'harmonie, de paix, dont le retour n'élève dans tous les cœurs que des sentiments élevés et généreux, un nuage s'est montré menaçant dans le ciel, jusqu'aujourd'hui si serein, de nos rapports mensuels, d'où cela vient-il ?

Pour expliquer ce mystère, nous devons vous faire assister à une scène d'intérieur.

Comme nous voulons considérer tous nos bienveillants lecteurs comme de la famille, nous devons rien leur cacher de ce qui les intéresse.

Depuis quelque temps, l'enfant dont vous avez reçu les visites plus ou moins régulièrement tous les mois, tout en conservant les apparences extérieures de la santé, présentait aux yeux des intimes, quelques symptômes alarmants ; astreint à des obligations qui devenaient de plus en plus impérieuses dans ce temps de crise, ne recevant qu'une nourriture insuffisante et peu substantielle, il devait nécessairement s'affaiblir, d'après la doctrine de la corrélation des forces physiques.

Aussi présenta-t-il bientôt toutes les marques de l'anémie. Son père nourricier continuait toujours à lui fournir les aliments intellectuels, mais il prévoyait le moment où son état de débilité physique viendrait l'arrêter dans sa carrière.

Le malade déclinait visiblement.

Les six pères protecteurs, appelés en consultation, jugèrent le cas grave, et prescrivirent de faire connaître aux autres membres de la famille l'état de leurs obligations envers cet intéressant patient. Le remède ne produisit pas l'effet qu'on en attendait.

Et le malade déclinait toujours.